

Zeitschrift: Schweizerische Zeitschrift für Soziologie = Revue suisse de sociologie
= Swiss journal of sociology
Band: 25 (1999)
Heft: 1

Buchbesprechung: Buchbesprechungen = Recensions critiques = Book reviews

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 06.10.2024

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

BUCHBESPRECHUNGEN / RECENSIONS CRITIQUES BOOK REVIEWS

Die Auswahl der Bücher zur Rezension behalten sich die Redaktion und die beiden für diese Rubrik Verantwortlichen vor. Unverlangt eingesandte Buchbesprechungen werden nicht veröffentlicht.

Le choix des livres qui font l'objet d'une recension critique est effectué par la rédaction et par les deux responsables de cette rubrique. Les recensions non sollicitées ne sont pas publiées.

Books to be reviewed are selected by the Editor and the two Book Review Editors. Unsolicited reviews are not published.

Christian Lalive d'Epinaï, *Entre retraite et vieillesse. Travaux de sociologie compréhensive*, Lausanne, Réalités Sociales, 1996, 240 p.

Dans un livre qui réunit et complète différents travaux antérieurs, Christian Lalive d'Epinaï décrit sa trajectoire et sa conception de la sociologie dont il reproduit en fin d'ouvrage la chronologie de quelques travaux. Ce livre, comme il se plaît à le souligner dans son avant-propos, marque une étape et scelle l'itinéraire qui a mené à la création du Centre Interfacultaire de Gérontologie (CIG) autour de 1988.

De la sociologie de la religion dans les années 70, à celle du travail et du temps libre, à la sociologie de la retraite et de la vieillesse, le parcours est foisonnant, riche en rencontres multiples et en collaborations diverses, remontant la dynamique de la société industrielle, couvrant ainsi le siècle. En reprenant quelques articles, il les fait converger vers ses intérêts théoriques de la dernière décennie : la retraite et la vieillesse selon la perspective des âges de la vie et du cycle de la vie. La réflexion sur le vieillissement lui offre un cadre privilégié pour développer une sociologie du temps et de la vie quotidienne.

Dans un premier chapitre introductif, il développe sa problématique, la construction sociale du parcours de vie et de la vieillesse en Suisse au cours du XX^{ème} siècle. L'ouvrage est alors divisé en 4 parties, la retraite, la vie quotidienne, la

question du vieillir et la méthode par les récits de vie, chacune d'entre elles reprend les travaux anciens, pour la plupart écrits avec d'autres personnes, en les centrant sur la question des âges de la vie et du vieillissement (Kellerhals et Christe, pour le 2^{ème} chapitre concernant les règles de passage à la retraite, Bickel pour le 3^{ème} chapitre sur les représentations de la retraite, Isenegger pour le 4^{ème} chapitre concernant l'aménagement de la vie quotidienne, Modak et Kellerhals pour le 5^{ème} chapitre lié aux formes de la sociabilité, Alexander, Clémence, Lazega et Modak pour le 6^{ème} chapitre concernant la religion et la vision du monde). Dans les deux premières parties, Christian Lalive d'Epinaï remanie les résultats acquis en fonction des différents modèles du parcours de vie, insistant sur la structure de classes sociales dans la société suisse. En particulier, il détaille l'ethos de la paysannerie alpine, l'ethos des classes populaires et des classes bourgeoises en soulignant comment ils concourent aux modes de vie actuels des retraités tant en Valais qu'à Genève.

Sa réflexion ample sur l'historicité des différentes classes sociales ne s'appuie, comme il le note lui-même, que sur deux lieux dont les histoires et les modes de développement ont peu d'éléments en commun. René Levy, dans un ouvrage récent¹ et dans différents travaux, en particulier sur le genre et les singularités historiques et économiques de la stratification sociale, insiste beaucoup, avec des

méthodologies plus empiriques, sur les évolutions de la mobilité sociale en Suisse.

Bien entendu, les différences observées proviennent des points de vue théoriques et des méthodologies utilisées. Celle de Lalive d'Épinay est attachée aux récits de vie, ce qui lui permet de réfléchir au rôle de la subjectivité dans la connaissance scientifique, réflexion conduisant au sous-titre de l'ouvrage : «Travaux de sociologie compréhensive». Il situe d'emblée son projet scientifique, au cœur de la sociologie weberienne, science de l'action, science de l'homme en tant qu'être agissant. Aux partisans passablement naïfs du positivisme qui prônent la construction de la science de l'homme à l'image des sciences de la nature, Weber, et à sa suite Lalive d'Épinay, répond que l'homme est d'abord une volonté consciente dont la rationalité se mesure à l'aune de la rationalité idéale. Toutes les formulations de la construction sociale et historique de la retraite et des vieillesse sont organisées à travers les différents concepts issus de cette perspective, en particulier les idéaux-types menant à différents modes de vieillissement selon les lieux et les styles de vie. Si les récits de vie peuvent être abordés dans une perspective sociologique, ils ont été utilisés avec beaucoup d'efficacité surtout dans la recherche en psychologie, en sciences de l'éducation et dans le travail social.

A cet égard, l'auteur fournit en avant-propos une définition personnelle du chercheur «curieux hybride, issu de la liaison (dangereuse) entre la fourmi besogneuse et le loup solitaire» (p. 10). Ce qui lui permet en conclusion, par la méthode des récits de vie, de revenir sur les thèmes qui lui sont chers, la construction de la temporalité et de la subjectivité comme moyen de connaissance. C'est autour du chapitre X, *La vie quotidienne : construction d'un concept sociologique et anthropologique* que se nouent les enjeux de la perspective sociologique défendue par l'auteur, une sociologie du

temps, dont le paradigme serait celui de la vie quotidienne. Comme il le résume :

«La sociologie de la vie quotidienne...

1. *Objet*

...est centrée sur l'agent <individu> et ses activités sociales (au sens de M. Weber, Handeln est une pratique plus une signification, reliée aux actions sociales d'autres agents).

Cet agent n'est pas une entité ontologique : le sociologue l'aborde comme unité bio-psycho-socio-culturelle (quoique, pour des raisons de compétences, il l'étudie avant tout en tant qu'entité socioculturelle).

2. *Focalisation*

...prend pour <cadre> de l'observation le cycle de la journée proposé par la réalité du temps sidéral, mais qui se livre à la connaissance comme temps vécu, vécu voulant dire qu'il est constitué par la vie et non seulement rempli après coup par la vie (Durand, 1975, p. 44). Dès lors, la sociologie de la vie quotidienne utilisera comme phénomènes sociaux totaux (au sens maussien de révélateur de la totalité) le temps et l'espace, entités constituées par les pratiques sociales.

3. *Paradigmes*

...adopte à titre d'outils heuristiques cette définition de la vie quotidienne comme lieu par excellence :

- de l'interface (construit) de la nature et de la culture (premier paradigme) et
- des dialectiques (agies) du routinier (en tant que routinisé) et de l'événement.

4. *Limite*

...n'est qu'un chapitre de la sociologie. (...)» (p. 200–201).

Le style est clair, simple et riche en iconographie. La lecture en est aisée et agréable. Cet effort de synthèse permet un «voyage vers Cythère» comme l'indique le titre du chapitre III de la première partie. Toutefois, l'orientation théorique de cette vaste fresque socio-historique et anthropologique se heurte aux limites des autres sciences humaines.

L'essor des sciences sociales et des sciences humaines durant ces dernières

décennies a bouleversé le paysage intellectuel et chacune d'entre elles, à sa manière, contribue à la réflexion sur la société contemporaine. Les connaissances se sont accumulées de manière rapide et parfois contradictoire d'une discipline à l'autre forçant de nombreux scientifiques à découper des objets de recherche plus modestes – peut-être plus fragmentés – pour rendre compte des articulations complexes et souvent contradictoires de nombreux phénomènes sociaux. Les études des âges de la vie, du cycle de la vie, du vieillissement, des vieillesse, peuvent, et doivent, être examinées selon de nombreux points de vue dont le regard sociologique n'entrevoit qu'une partie limitée. Le rôle et l'action du travail sociologique ont subi de nombreuses mutations.

La lecture de ce livre assez généraliste ouvre de nombreuses pistes d'intérêts et de recherche pour les sociologues et pour bien d'autres disciplines scientifiques. Il ne permet malheureusement pas de répondre à quelques-unes des questions essentielles qui se posent et vont se poser de manière de plus en plus grave dans les prochaines années à propos de la retraite et des vieillesse : les règles de départ à la retraite et les règles de l'emploi ainsi que les singularités des problèmes de santé en relation avec les politiques sociales. La société contemporaine aux âges mobiles et aux générations incertaines impose de scruter la complexité des systèmes de régulation entre la singularité de l'individu et l'histoire générale. Comme l'indique X. Gaullier : «Dans une société qui change rapidement, où les régulations antérieures sont en 'crise', en 'mutation', en 'métamorphose', selon les auteurs, les âges et les générations n'échappent pas à cette déstabilisation, qui signifie obsolescence des modèles passés, tentation de la société sans âges et sans générations, urgence de réinventer de nouvelles dynamiques temporelles.»²

Dans cet ouvrage, Christian Lalive d'Épinay a brossé une vaste fresque de la

construction sociale de quelques formes de retraites et de vieillesse durant ces dernières décennies; la plupart des problèmes actuels de la société contemporaine suisse, en particulier ceux concernant les politiques de la retraite et les politiques de santé, restent des champs de recherche à explorer pour l'ensemble des sciences sociale et humaines.

Maryvonne Gognalons-Nicolet
Unité d'Investigation Clinique
HUG Belle-Idée

Bornschiefer, Volker, *Westliche Gesellschaft – Aufbau und Wandel*, Zürich 1988, Seismo Verlag, VI und 479 Seiten.

Bornschiefer befasst sich in seinem neuesten Buch mit einer neuartigen Erklärung der Veränderungen der westlichen Gesellschaft. Damit greift er den früher dargelegten Inhalt, den er in seinem Buch *Westliche Gesellschaft im Wandel* von 1988 präsentiert hat, auf und baut ihn weiter aus. Wesentliche neue Aspekte, die seit der erstmaligen Veröffentlichung seiner Sichtweise hinzugekommen sind, kreisen um die „grosse Zeitwende von 1989 bis 1991“, mit der „die westliche Marktgemeinschaft wahrhaft global hegemonial“ geworden sei.

Warum hat Bornschiefer diese Arbeit geschrieben und welches ist sein *Forschungsinteresse*? Seine Arbeit befasst sich mit einem Gegenstand der sozial-

¹ Levy R. et al. : *Tous égaux ? De la stratification aux représentations*, Zürich, Seismo, 1997.

² Gaullier X. : *Âges mobiles et générations incertaines*, *Esprit*, Paris, 1998 : 33.

historischen Forschung, mit dem Aufstieg und Fall von Hegemonien, insbesondere mit der Frage: „Wird der Westen ‚westlich, bleiben?“ Ferner will Bornschier Beispiele erarbeiten, die zeigen, dass „sozialer Wandel als diskontinuierliche Evolution von Gesellschaftsmodellen gedeutet“ werden kann, „wodurch langwellige Prozesse in verschiedenen Bereichen der Gesellschaft ausgelöst werden“.

Vom Forschungsinteresse ist das *Forschungsproblem* zu unterscheiden. Um das Forschungsproblem formulieren zu können, wird in der Regel eine modellhafte Realitätsrekonstruktion versucht, um vor diesem Hintergrund wissenschaftliche, erklärende Aussagen zu entwickeln, die von den Alltagstheorien unabhängig sind. Welchen Weg hat Bornschier dabei beschritten? Sein Forschungsproblem konzentriert sich auf einen Gegenstand, den er mit dem Begriff des „Gesellschaftsmodells“ zu fassen versucht, der nicht mit dem Begriff der Gesellschaft zu verwechseln ist. Er fragt sich, welche der aktuellen Gesellschaften welchem Gesellschaftsmodell zugeordnet werden können. Methatheoretisch gesprochen geht er von einer Vorstellung aus, wonach die aktuellen Gesellschaften als Verwirklichung von Gesellschaftsmodellen verstanden werden können. Andere Soziologinnen und Soziologen sprechen in der selben Absicht von der Tiefenstruktur – der soziologischen Dimension – und der Oberflächenstruktur bzw. dem kulturellem Überbau. Bornschiers Untersuchung beschränkt sich dabei auf die Menge der Gesellschaften, die dem Gesellschaftstyp *Westliche Gesellschaft* zugerechnet können. Auf der meta-theoretischen Ebene nimmt Bornschier implizit an, dass es nebst jener gesellschaftlichen Tiefenstruktur, die er als *Westliche Gesellschaft* bezeichnet, noch andere gibt, die er in seiner Arbeit jedoch nicht explizit abgrenzt. Mit dieser Fokussierung beschreibt und analysiert Bornschier gesellschaftliches Geschehen in der Tradition der typologisierenden Betrachtungsweise

eines Max Webers. Bornschier definiert ein Gesellschaftsmodell (Gesellschaftstyp) als „den zu einem gegebenen Zeitpunkt in einer Gesellschaft vorherrschenden Basiskonsens“ nach der Vorstellung eines Gesellschaftsvertrages. Damit konzentriert er sich bei der Auswahl der relevanten Variablen auf den in einer Gesellschaft bewussten Bereich, also den kulturellen Überbau, den er anhand der folgenden Parameter zu erfassen sucht: das Streben von Akteuren nach Macht, das Streben nach Effizienz und Sicherheit sowie den Anspruch auf Gleichheit. Damit versteht er die Gesellschaft als das Produkt sinnstiftender Akteure, die bereit sind, einen Konsensus einzugehen. An anderer Stelle fügt er noch eine rollentheoretische Ergänzung an, indem er festhält, dass ein Gesellschaftsmodell durch sein in institutionellen Routinen gegossenes Gefüge Erwartungs- und Handlungssicherheit schafft. Das Forschungsproblem lautet demzufolge: Wie entsteht ein sinnstiftender Basiskonsens und somit eine neue Verwirklichung der (unveränderlichen) Westlichen Gesellschaft; wie und nach welchen Dimensionen erfolgt die Ausdifferenzierung der neuen Variante der Westlichen Gesellschaft; und weshalb verliert eine solche Variante nach einer gewissen Zeit an Attraktivität? Gibt es Hinweise auf eine mögliche Transformation der Tiefenstruktur der Westlichen Gesellschaft?

Somit wird man neugierig, um zu erfahren: Welchen *theoretischen Bezugsrahmen* verwendet Bornschier, um die festgelegten Sachverhalte bzw. Fragestellungen zu erklären? Bornschier geht von der Annahme aus, dass ein Typ von Gesellschaft existiere, der als „Westliche Gesellschaft“ bezeichnet werden dürfe. Im Unterschied zu anderen typologischen Analysen, die ihre Erkenntnis aus dem Vergleich von Typen ziehen, beschränkt sich Bornschier auf den diachronen Vergleich dreier Varianten des von ihm postulierten Gesellschaftsmodells. Ein Ge-

sellschaftsmodell wird definierbar als historischer Kompromiss zwischen den Parametern Machtstreben, Effizienzstreben, Sicherheitsstreben und Gleichheitsanspruch, bzw. den entsprechenden Akteuren, die bereit sind, einen solchen Kompromiss einzugehen. Der Autor stellt sich das so vor: Erstens stellen diese vier Parameter die Grundstruktur des Westlichen Gesellschaftsmodells dar, bzw. die Grundstruktur eines historischen Kompromisses, und zweitens entsteht eine konkrete Variante der Westlichen Gesellschaft als Folge einer historisch besonderen Gewichtung der vier grundlegenden Parametern. Eine allgemeinere soziologische Gesetzmässigkeit, die feststellen würde, unter welcher Bedingung welche der möglichen Varianten die grösste Wahrscheinlichkeit haben, um verwirklicht zu werden, ist nicht Gegenstand seines skizzierten Ansatzes. Ginge man davon aus, dass jeder Parameter lediglich stark oder schwach gewichtet werden kann, so liessen sich bereits 16 Varianten der Westlichen Gesellschaft ansatzweise beschreiben. Der Autor verzichtet jedoch darauf, die im Rahmen des gewählten Ansatzes möglichen Varianten weiter auszuführen. Er nimmt überdies an, dass zu einem bestimmten Zeitabschnitt in allen Gesellschaften, die der Westlichen Gesellschaft zuzurechnen sind, gleichzeitig immer nur eine Variante verwirklicht werden kann. So gesehen nennt er drei historische abgegrenzte Epochen, in denen bislang drei Varianten der Westlichen Gesellschaft verwirklicht worden sind: (1) Das *liberale Gesellschaftsmodell der Gründerära* (1830/48 bis 1860er Jahre); (2) das *klassenpolarisierte Gesellschaftsmodell der Nachgründerära* (1880er Jahre bis nach der Jahrhundertwende); (3) das *sozialmarktwirtschaftliche Gesellschaftsmodell* (1930er Jahre bis Ende der 1980er Jahre). Mit dieser Wahl wendet sich Bornschiefer gegen die methodologisch rigorose Soziologie, die zunächst die Typologie systematisch entwickelt und getestet hätte, son-

dern sucht sich – einer hedonistischen Soziologie verpflichtet – den von ihm als attraktiv bewerteten Gesellschaftstyp und dessen interessantesten Varianten heraus, was beim Entwickeln von Hypothesen ein durchaus legitimes Vorgehen ist.

Sein theoretischer Ansatz enthält eine Spezialität, die hier noch erwähnt werden soll. Die systemtheoretischen Ansätze der frühen siebziger Jahre gingen von der Prämisse aus, dass Lernprozesse exponentieller Natur seien, also mit der Exponentialfunktion approximiert werden können. Bornschiefer setzt sich von diesem Ansatz ab, indem er der Sinusfunktion den Vorzug gibt und sich die Frage stellt: Weshalb lernen Gesellschaften nicht kontinuierlich? Gesellschaften sind in seiner Konzeption Problemlösungsgemeinschaften, deren Lernprozesse darauf ausgerichtet sind, institutionelle Ordnungen zu schaffen, die Erwartungs- und Handlungssicherheit bieten. Die gesellschaftliche Macht wirkt als beharrender und bremsender Faktor, weil die Macht genau in der Einschränkung gründet. Die soziale Macht kann aber auch in Krise geraten und beginnt sich damit zu zersetzen. Dann ist der Weg für Lernprozesse und Innovationen wieder offen, bis die Macht sich wieder neu formiert. Folglich verhält sich Lernen und Wandel der Sinusfunktion, also „langen Wellen“ entsprechend.

Ergebnisse der Untersuchung: Vor dem Hintergrund der Sinusfunktion stellt Bornschiefer einen Motor der Entwicklung fest, der „lange Wellen“ produziert, insbesondere hat jede Welle zwei Wachstumshöhepunkte. Seiner Vorstellung entsprechend folgt jeder Welle nachstehendem Muster: *Aufschwung* (A) mit hohen Wachstumsraten aus einem Tief heraus, aber mit erratisch oszillierenden Raten; *Prosperität* (P) mit den höchsten Wachstumsraten, die wenig oszillieren; *Prosperität-Rezession* (PR) mit leicht abnehmenden Wachstumsraten, von Rezessionen unterbrochen, Wachstum oszilliert wieder stärker; *Krise* (K) mit abruptem Rückgang

der Wachstumsraten; *Zwischenerholung* (Z) wieder mit hohen Wachstumsraten; erneute *Krise und Depression* (D). Interessant wäre es nun, über einen Ansatz zu verfügen, der diese wellenförmigen Erscheinungen erklärt. Bornschiefer hat viele Überlegungen in diese Richtung angestellt, die seit der ersten Fassung im Jahr 1988 hätten in diese Richtung ausgearbeitet oder gar formalisiert werden können, um damit ein Simulationsmodell zu erarbeiten, das die von ihm festgestellten Wellen erzeugen, d. h. erklären würden.

Die konkrete Ausgestaltung der jeweiligen Gesellschaftsmodelle beschreibt Bornschiefer mit viel Fleiss und einer Fülle von Themenbereichen und Literaturbelegen in den Teilen: „Die Ausgestaltung institutioneller Ordnungen“, „Konvergenz im Westen?“ sowie „Gegenwärtige Wandlungen und zukünftige Vorteile“. Nur, mit diesem Buch hat Bornschiefer bei den Leserinnen und Lesern die Erwartung geweckt, dass aufgrund der Kenntnisse von Verlaufsmustern mit Hilfe der heutigen Prognosetechniken auch Prognosen für die zukünftige gesellschaftliche Entwicklung erarbeitet werden. Im Modalfall und unter der Voraussetzung der Extrapolation der bestehenden Verhältnisse, wenn das Ergebnis von Bornschiefer als verifiziert betrachtet werden darf, würde sich die Westliche Gesellschaft nach der von ihm entdeckten Syntax der langen Wellen weiterentwickeln, d. h. die Prosperität mit den höchsten Wachstumsraten etc. könnte vorhergesagt werden.

Carl Oliva
Büro für Soziologische Grundlagen-
forschung u. Entwicklungsplanung
Zürich

Thierry Blöss, *Les liens de famille. Sociologie des rapports entre générations*, Paris, Presses Universitaires de France, 1997, 154 p.

Les rapports familiaux entre générations sont, selon T. Blöss, au coeur des inquiétudes de la société occidentale contemporaine. C'est pourquoi il estime de toute première importance que les chercheurs repensent le cadre de la socialisation familiale à partir d'un certain nombre de questionnements. Comment évolue la famille ? Comment se transforment les rôles de sexe ? Quelles sont les nouvelles formes d'autorité, d'éducation ou d'organisation ? Quelles solidarités perdureront ? Son propos est de montrer, en s'appuyant sur de nombreuses études effectuées ces dernières années, que les mutations intervenues dans la famille et dans les rapports intergénérationnels imposent une nouvelle sociologie des «relations familiales». Il s'agit, notamment, d'aborder les relations intergénérationnelles par le biais de leurs ruptures et de leur continuité, c'est-à-dire en tant que «processus temporels» (p. 136). Pour appuyer ses dires, l'auteur décrit, peut-être un peu longuement, des travaux bien connus sur la jeunesse où elle forme une catégorie définie comme de plus en plus hétérogène et ambiguë. S'il nous rappelle que les étapes telles que la fin de la formation, le début de la vie professionnelle, l'entrée dans le mariage et la fin de la cohabitation avec les parents se succédaient dans une certaine continuité, il n'oublie pas qu'aujourd'hui, elles tendent non seulement à se complexifier, mais également à se prolonger. La profonde discordance dans la période du cycle de vie de la jeunesse, qui en résulte, rend, à ses yeux, «illusoire le fait de vouloir dégager des modèles globaux», univoques, susceptibles d'expliquer le passage à la vie adulte.

Ainsi abordée, l'entrée dans la vie adulte se révèle être un bon indicateur des

transformations en profondeur des modes de vie contemporains, pour autant, Blöss le rappelle à juste titre, que l'on prenne en compte l'absence d'homogénéité de cet indicateur et que l'influence des facteurs sociaux et économiques y conserve toute sa pertinence. C'est ainsi que l'auteur s'élève contre les tenants d'une sociologie de la famille de laquelle auraient disparus les rapports de domination et d'exploitation au nom de leur soi-disant «démocratisation». Il rappelle – mais l'a-t-on oublié ? – que les recherches récentes tiennent plutôt à confirmer la «permanence des inégalités dans les éthiques familiales de la transmission et de la mobilité sociale» (p. 54). Au lieu de se combler, les écarts objectifs se creusent entre jeunes et vieux et entre classes sociales, quel que soit l'angle sous lequel on les observe : emploi, niveau de vie, consommation, solidarités. Ainsi, l'accueil des parents, l'aide apportée aux enfants, les possibilités de cohabitation varient selon les ressources et la stabilité des structures familiales, ce qui a pour effet que c'est là où on a le plus besoin qu'on reçoit le moins, parce qu'on est le moins en mesure de donner. Cela doit inciter les chercheurs à considérer «les rapports familiaux entre générations comme des rapports sociaux aussi discriminants que les rapports de sexe ou de classes» (p. 79).

La sociologie des rapports entre générations a largement bénéficié, dit-il, des études sur les «stratégies éducatives» déployées par les parents. Tout en reconnaissant l'importance de ces études, Blöss regrette cependant qu'elles fassent, à ses yeux, la part trop belle au couple parental : celui-ci est considéré comme l'acteur unique sans que ne soient distinguées ni l'appartenance de sexe, ni la singularité des trajectoires individuelles. Selon lui, les mutations actuelles de la famille vers des formes relativement diversifiées ont notamment pour effet de mettre en présence plusieurs histoires d'éducation parentale. On doit donc

constater que les frontières de la parenté éducative s'étendent au delà du couple parental, qu'elles prennent souvent des contours flous, variant selon les milieux sociaux. Cette complexification du problème de la transmission des valeurs éducatives devrait convaincre le sociologue de l'importance de discerner les responsabilités de chacun(e) dans l'éducation. Il faut, selon Blöss, tourner «la page du «modèle parental» de socialisation de l'enfant» (p. 89). Il faut également renoncer à expliquer le climat éducatif de la famille uniquement à partir de l'origine et de la position sociales des parents : la rupture définitive des contacts entre les enfants et leur père – dont on sait qu'elle se produit relativement fréquemment après un divorce – rend, selon Blöss, insuffisant le seul facteur socio-professionnel. Il est d'avis – et on ne peut qu'être d'accord avec lui – que les attitudes du beau-père seront mieux saisies grâce à des analyses de trajectoires de vie. Ses travaux, menés dans cette perspective, lui ont ainsi permis de dégager deux logiques éducatives propres au beau-père, variant, notamment, en fonction de son (in)expérience antérieure de parent. Il en conclut que la complexité croissante des biographies familiales a pour effet que «l'étude des pratiques éducatives familiales devient plus que jamais de nos jours un objet temporel, un processus où le «temps conjugal» et le «temps parental» s'articulent, s'éclairent mutuellement, et ce à l'encontre des certitudes qui assimilent – ou n'hésitaient pas à assimiler il y a encore peu de temps – le second à un ordre de la socialisation immuable» (p. 114).

C'est le cas lorsqu'on examine la construction des rôles sociaux de sexe dans les comportements de socialisation familiale et de mobilité : la subordination des femmes aux exigences de la vie familiale n'est pas seulement déterminée par la socialisation primaire, elle est repérable aussi, notamment, dans la temporalité

d'entrée dans la vie adulte. Ainsi, aux yeux de l'auteur, il devient indispensable d'intégrer systématiquement l'analyse des cycles de vie dans les recherches statistiques et les recensements, manière d'officialiser les transformations durables et probablement irréversibles dans les relations familiales.

L'ouvrage de Blöss présente un vaste panorama des recherches récentes consacrées au domaine des «relations entre générations», ce qui lui permet de faire un plaidoyer, convainquant, sur la nécessité, pour la recherche sociologique, de parcourir ces nouvelles pistes afin de mieux interpréter ces phénomènes.

On regrettera cependant que la masse des résultats exposés : des recherches trop approximativement évoquées, voire parfois attribuées par erreur à d'autres auteurs (p. 104), de même que certaines contradictions dans les modélisations proposées – s'agissant des types de liens éducatifs entre les beaux-pères et les beaux-enfants, par exemple –, affaiblissent l'argument central de l'auteur. Ces modélisations se présentent ainsi comme le point

faible de l'ouvrage : le recours aux trajectoires, s'il convainc au plan théorique, est moins évident au plan méthodologique (caractère rétrospectif du récit de vie, aspect «tronqué» de l'usage de la trajectoire). De plus, si les nouvelles formes familiales obligent à des réévaluations salutaires de l'approche sociologique des relations familiales – consistant à intégrer, comme le suggère Blöss, la problématique des rapports de genre –, doivent-elles pour autant conduire à surestimer la seule analyse de leur structure ? Que les familles soient aujourd'hui à géométrie variable, il n'en reste pas moins qu'elles regroupent des individus qui, dans le cours de leurs interactions quotidiennes, élaborent collectivement des projets et des styles de fonctionnement qui, en retour, participent de la construction de leur identité.

*Marianne Modak
Ecole d'Etudes Sociales et
Pédagogiques et Université
de Lausanne
Lausanne*